

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1922 - 1923 — N° 10

LES ENFANTS ACCUSATEURS

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 24 Novembre 1922

PAR

Claude - Pierre FOURNEYRON

Médecin de 2^{me} Classe Auxiliaire de la Marine

Né à SAINT-ÉTIENNE (Loire), le 20 Avril 1895

Examineurs de la Thèse	{	MM. ABADIE, professeur	Président.
		VERGER, professeur	Juges.
		LANDE, agrégé	
		PERRENS, agrégé	

BORDEAUX
Imprimerie Victor CAMBETTE
91, Cours de la Marne, 91

1922

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1922-1923 — N° 10

LES ENFANTS ACCUSATEURS

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 24 Novembre 1922

PAR

Claude - Pierre FOURNEYRON

Médecin de 2^{me} Classe Auxiliaire de la Marine

Né à SAINT-ÉTIENNE (Loire), le 20 Avril 1895

Examineurs de la Thèse	{	MM. ABADIE, professeur	<i>Président.</i>
		VERGER, professeur	
		LANDE, agrégé	<i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé.....	

BORDEAUX
Imprimerie Victor CAMBETTE
91, Cours de la Marne, 91

1922



FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, GUILLAUD.

PROFESSEURS :

MM.			MM.
Clinique médicale.....	ARNOZAN.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
	CASSAËT.	Médecine expérimentale.....	FERRÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	LAGRANGE.
	VILLAR.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	DENUCÉ.
Pathologie et thérapeutique générales.....	CRUCHET.	Clinique gynécologique.....	BÈGOUIN.
Clinique d'accouchements.....	RIVIÈRE.	Clinique médicale des maladies des enfants.....	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique et microscopie clinique.....	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DENIGÈS.
Anatomie.....	PICQUÉ.	Physique pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques.....	LE DANTEC.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	W. DUBREULH.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	POUSSON.
Médecine légale et déontologie.....	VERGER.	Clinique des maladies nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Physique biologique et clin. d'électricité médicale.....	BERGONIE.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	MOURE.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	BARTHE.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. PRINCETEAU. — GUYOT. — LABAT. — CARLES. — PETGES.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.			MM.
Anatomie et embryologie.....	N....	Médecine générale.....	CREYX.
Histologie.....	LACOSTE (chargé).		MICHELEAU.
Physiologie.....	DELAUNAY.	Maladies mentales.....	PERRENS.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	Médecine légale.....	LANDE.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS (chargé)		ROCHER.
	N....	Chirurgie générale.....	DUVERGEY.
Physique biologique et médicale.....	RÉCHOU.		PAPIN.
Chimie biologique et médicale.....	N....	Obstétrique.....	PÉRY.
	MAURIAC.	Ophtalmologie.....	FAUGÈRE.
Médecine générale.....	LEURET.	Pharmacie.....	TEULIÈRES.
	DUPÉRIÉ.		N....

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.			MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	ANDÉRODIAS.
Thérapeutique et Pharmacologie.....	CARLES.	Démonstrations et Préparations pharmaceutiques.....	LABAT.
Médecine opératoire.....	VENOT.	Chimie.....	RANGIER.
Accouchements.....	FAUGÈRE.	Vénérologie.....	PETGES.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Pathologie interne.....	CREYX.
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.....			ROCHER.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MA FEMME

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR BELLOT

MÉDECIN GÉNÉRAL DE 1^{re} CLASSE DE LA MARINE

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
ET DES COLONIES

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. ABADIE

PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES NERVEUSES ET MENTALES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

MÉDECIN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

INTRODUCTION

Les travaux publiés sur les psychopathes auto-accusateurs et auto-hétéro-accusateurs sont nombreux, surtout depuis le rapport de Dupré, au Congrès de Grenoble, en 1902. Des cas plus rares d'enfants accusateurs sont relatés dans des ouvrages sur l'auto-accusation en général, sur le mensonge pathologique. Il nous a semblé intéressant de faire une étude spéciale sur ce point de pathologie mentale infantile, en publiant quelques cas inédits observés par nos maîtres ou par nous.

C'est M. le Docteur Molin de Teyssieu qui nous a donné l'idée de ce travail, ainsi que des indications bibliographiques. Nous l'en remercions ici.

Nous tenons à manifester spécialement notre reconnaissance à notre maître, M. le Professeur Abadie, qui nous a communiqué ses vues très personnelles, nous a largement ouvert son service de psychiatrie, et surtout nous a permis de puiser dans les dossiers qu'il a accumulés au cours de ses nombreuses expertises médico-légales. Il nous fut particulièrement agréable de travailler sous sa direction.

Nous le remercions en outre de l'honneur qu'il a bien voulu nous faire en acceptant la présidence de cette thèse.

LES ENFANTS ACCUSATEURS

CHAPITRE PREMIER

L'auto-accusation en pathologie mentale et en médecine légale.

En opposition avec les persécutés qui accusent autrui, d'autres aliénés, plus rares, s'accusent eux-mêmes. D'après la définition médico-légale, l'auto-accusateur est un sujet sincère ou menteur, halluciné ou raisonnant, qui, mû par un sentiment pathologique, s'accuse aux autorités judiciaires, avec détails circonstanciés sur le lieu, l'heure du crime. Tandis que, pour le psychiatre, l'auto-accusateur est aussi bien le malade qui porte sur lui-même un jugement défavorable, que celui qui avoue une action criminelle.

Les idées d'auto-accusation apparaissent au cours des états mélancoliques, des psychoses toxiques et infectieuses de certaines névroses, des états de débilité et de déséquilibration constitutionnelles.

L'auto-accusation fait partie du fond même de la mélancolie. De l'état mélancolique naît une idée de faute déterminée et de culpabilité précise, avec idées consécutives de châtiment, de supplices, de damnation. Comme le dit Séglas, toutes ces idées présentent le caractère commun d'exprimer un jugement défavorable qui ne trouve qu'en lui-même ses éléments premiers.

L'intérêt médico-légal de ces états mélancoliques ne réside pas dans l'auto-dénonciation à la justice, qui est

exceptionnelle, mais dans l'entraînement au suicide et même au suicide collectif : le mélancolique ne veut pas déshonorer les siens, il massacre femme et enfants, et se tue.

Ségla a décrit un délire systématisé, constitué uniquement par des idées d'auto-accusation, sous le nom de « délire systématisé primitif d'auto-accusation ». Il différencie ces malades des mélancoliques par les caractères suivants : ce sont des héréditaires qui ajoutent au caractère habituel des délirants systématiques susceptibilité, égoïsme, orgueil, des sentiments inquiets et scrupuleux, dont l'auto-accusation ne représente que l'exagération, mais leur humilité est trompeuse et dissimule mal la vanité blessée. Leur santé physique reste bonne, ils ne souffrent pas d'une douleur morale permanente, ils présentent de l'anxiété par intervalle.

L'auto-accusation se rencontre encore dans cette variété d'obsession qui s'appelle folie du doute, à caractère paroxystique, avec angoisse et conscience plus ou moins complète de l'état pathologique. Quelquefois encore, on la rencontre dans la confusion mentale, où il n'y a à la base que de l'automatisme psychique, non l'élément affectif qui conditionne le délire du mélancolique et fait sa fixité.

C'est dans les psychoses infectieuses et toxiques que les idées d'auto-accusation se trouvent avec leur plus grande fréquence. Le facteur morbide de beaucoup le plus important est l'alcoolisme. « Quand un homme vient dire qu'il a tué quelqu'un sans que cela soit vrai, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que ce soit un alcoolique » (Lasègue) (1). En effet, sur un terrain héréditairement prédisposé, l'alcool affaiblit le pouvoir d'inhibition, excite l'automatisme, entraîne à l'auto-accusation par l'intermédiaire du délire onirique, avec un fonds d'amnésie. Les éléments en sont empruntés à la vie ordinaire, à la lecture

(1) LASÈGUE. — Des manifestations cérébrales de l'alcoolisme. Études médicales, t. II.

d'un crime dans le journal, à des préoccupations sociales (crimes politiques).

Signalons l'influence prédisposante de l'inanition et du surmenage. Aussi, chez l'alcoolique délirant, on obtient la guérison par un sommeil profond : « c'est le repos du dormeur qui dissipe le cauchemar de l'homme éveillé ».

Ce délire s'observe encore, rarement il est vrai, chez les typhiques.

Les *hystériques*, qui ont une tendance marquée à accuser autrui, s'accusent quelquefois eux-mêmes, et cela à cause de leur désir bien connu de se mettre en scène, de leur suggestibilité, de leur aptitude aux hallucinations visuelles et génitales, des lacunes de leur mémoire. Les principaux caractères de cette auto-accusation sont la lucidité apparente de son auteur, le luxe et la précision des détails, la vraisemblance dans la faute. Enfin, presque toujours, il y a aussi hétéro-accusation, et presque toujours les faits se passent dans la sphère génitale.

Pareilles observations deviennent d'ailleurs très rares de nos jours, où les sorcières ne sont plus qu'un souvenir lointain. « La sorcière, dit Jean Wier, est une pauvre vieille femme stupide et ignorante, dont la fantaisie a été tant abrutie en fausses images qu'elle confesse avoir fait ce qu'elle n'a pas fait, et ce qui n'a été fait par quiconque. » Et encore faut-il, chez la sorcière, ne pas négliger l'influence des inquisiteurs menaçants. Cependant, plusieurs faits assez récents montrent que quelquefois encore des enquêtes judiciaires sont poursuivies sur une fausse piste, et donnent lieu à la condamnation de l'hystérique auto-accusatrice : il s'agit, le plus souvent, d'affaires d'avortement.

Au contraire de l'hystérique, l'*épileptique* est très rarement auto-accusateur.

Le *paralytique général*, quand il présente un état mélancolique anxieux, peut devenir auto-accusateur, mais son auto-accusation est niaise, invraisemblable, absurde même,

variable d'un instant à l'autre, donc sans importance médico-légale.

Les *débiles* et *déséquilibrés*, en opposition avec les auto-accusateurs mélancoliques sincères ou repentants, sont presque toujours indifférents ou glorieux. Dupré distingue : les débiles simples auto-accusateurs par réflexe psychique élémentaire, à la suite d'une lecture, d'un rêve. Leur acte est sans préparation et, en général, sans portée ; les pervers moraux, héros intéressant d'un roman prémédité ; les obsédés, qui après une impulsion criminelle ne savent plus s'ils ont ou non cédé à leur impulsion et croient souvent avoir succombé. Chez tous, intervient souvent à l'origine un facteur alcoolique, qui reste en conclusion la cause la plus importante des idées d'auto-accusation.

CHAPITRE II

L'auto-accusation chez l'enfant normal.

« La vérité sort de la bouche des enfants », proclame la Sagesse des Nations, que contredisent la clinique, comme la simple observation des faits. La Bruyère disait des enfants : « Ils sont menteurs », mais il avait tort d'expliquer parce que « ils sont déjà des hommes ». La tendance au mensonge est au contraire le propre de l'esprit de l'enfant. Montaigne disait : « La menterie chez l'enfant croit quant et quant eux ».

Le petit enfant ne comprend pas toujours le sens des questions, il dit indifféremment oui ou non, plus tard « je ne sais pas ». Il sort rapidement de ce stade, et trouve, dans l'apport de l'imagination et la suggestibilité, d'autres raisons de mentir. Le réel et l'irréel se mêlent constamment dans son esprit. L'altération de la vérité est la règle de son récit, elle s'explique par l'inexpérience psychologique, par l'imagination créatrice, par la suggestion étrangère. « La véritable cause du mensonge de l'enfant, dit fort bien Dupré, est l'aptitude mythique de cet âge ; il faut sentir, puis mal percevoir, pour enfin bien percevoir... » Cette activité mythique se manifeste plus spécialement vers l'âge de 10 à 14 ans, et chez les fillettes d'une manière plus précoce et plus riche que chez les garçons. Aussi, connaît-on depuis fort longtemps les dépositions mensongères et les fables accusatrices fomentées par les enfants devant les tribunaux : accusations de mauvais traitements, d'enlèvement, de viol, etc.

Quel est le but de ce mensonge enfantin ? Chez les jeunes enfants, c'est une occasion de bavardage, plus tard de vanité, et surtout une excuse pour une faute ; parfois un moyen de se venger en accusant un tiers. Le récit, d'abord, est confus, plein d'oubli, sans détails précis, garni de contradictions et d'invéraisemblances, augmenté sans cesse par les apports de la suggestion étrangère, l'interrogatoire l'amplifie presque à volonté et ne parvient pas à le fixer, seuls les détails suggérés de toute pièce restent immuables. Réduit et flou au début, le récit prend de l'ampleur et de la précision, uniquement après l'intervention de l'entourage, à l'occasion des questions et des craintes manifestées par celui-ci. Enfin, le mensonge n'est pas de très longue durée. Il suffit, quelquefois, de dénégations sévèrement exprimées pour amener l'effondrement de toute la fable inventée, et obtenir des aveux formels.

Le mensonge, même accepté pour l'expression de la vérité, ne présente nul danger quand il s'agit de choses indifférentes et de petits intérêts. Mais quand il est fait en justice, l'accusé peut être gravement compromis, car le Juge résiste difficilement à la parole de l'enfant, qu'il tient trop souvent pour sincère.

Les observations que nous publions plus loin montrent combien il faut cependant être circonspect, même quand l'enfant s'accuse lui-même. Cette auto-acusation, qui devient souvent de l'auto-hétéro-accusation, a les caractères du mensonge banal de l'enfant normal. Elle évolue schématiquement ainsi : à l'occasion d'un fait réel et répréhensible, l'enfant est accusé. Le plus souvent, celui-ci ne se rend pas compte de la gravité de l'acte reproché : il nie d'abord ; on insiste, il proteste plus faiblement, puis fatigué, il avoue. On lui demande alors le récit détaillé de sa faute. Il invente aussitôt une version plus ou moins confuse, qui peut paraître vraisemblable. Cette version varie devant la contradiction de certains faits, ce qui d'ailleurs ne fait pas soupçonner l'innocence de l'enfant ; même assuré de

l'impunité, pourvu qu'il dise la vérité, quelle qu'elle soit, il peut persister dans son récit d'auto-accusation. Enfin, poussé à bout par la précision de l'interrogatoire et par l'évidence des faits, il avoue son innocence.

Pour illustrer cette rapide description, nous résumons sous forme d'observation des notes, prises au jour le jour, sans pensée de publication, dit leur auteur, qui les a laissées paraître comme un document utile pour l'étude de la criminalité infantile.

Observation I. — SCHLUMBERGER ⁽¹⁾

Julien Vincent, 14 ans. Son père travaille à la journée ; il est intelligent, mais a mauvaise réputation. On dit qu'il fait de la prison pour braconnage ; il est endetté et laisse sa femme se débrouiller seule avec quatre enfants, dont Julien est l'aîné.

La femme est une pauvre créature pleureuse et incapable. Elle venait parfois se plaindre de l'enfant : « A son âge, tous les vices qu'il a déjà ! Il en a que je ne peux seulement pas vous dire ». Julien a la mine éveillée.

Voici les faits : En me ramenant à la Mattraie, Dollet me dit : « Monsieur ne sait pas que le porte-monnaie de Madame a été volé. Celui qui a fait le coup a bien choisi son moment, le porte-monnaie contenait 100 fr. et une pièce d'or de 20 fr. Il y avait aussi la clef de la malle et une collection de timbres étrangers.... on a cherché partout. Du reste, nous avons des soupçons, je crois bien que c'est le petit Julien qui a fait le coup pendant qu'il montait les bagages. Les deux ouvriers montaient de grosses malles, et puis j'ai confiance en eux. Julien était chargé des petits bagages. Madame se rappelle qu'elle a posé son porte-monnaie sur la table de la salle à manger. Il n'y avait donc qu'à étendre la main pour le prendre en passant. Et puis, il y a des choses louches : quand à la ferme on a su la disparition du porte-monnaie, ma femme a dit à Julien : « Est-ce que tu n'étais pas aussi à la Mattraie ? » Il

(1) *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} Novembre 1919. — J. SCHLUMBERGER "L'enfant qui s'accuse".

a de suite dit « Non ». C'était un mensonge évident, puisqu'il est monté trois fois au premier étage. Il a ajouté : « Si le porte-monnaie est perdu, je vais aller à la Mattraie, je le retrouverai ». Malheureusement, sur ces entrefaites, les autres lui ont fait peur, ne voulant pas être soupçonnés et disant que s'il retrouvait si facilement le porte-monnaie, c'est qu'il l'avait caché quelque part.

— Avez-vous des raisons de croire qu'il ait déjà commis des vols ?

— On ne peut pas dire qu'il ait volé, bien que tout le monde soit persuadé que c'est lui qui a pris la serpette du jardinier. Pour l'argent, il en rend compte exactement. Il est menteur, c'est ce qu'on peut surtout lui reprocher. Il fait bien son travail.

Peut-être qu'il avouerait s'il était questionné par les gendarmes, qu'il ait pris, ou non, il verra du moins que ce n'est pas une plaisanterie. Le mieux est d'avertir le brigadier à l'insu de Julien pour qu'il n'ait pas le temps de préparer ses réponses, il est assez malin pour combiner des histoires qui aient tout l'air d'être vraies. Il regarde toujours dans les yeux quand il ment. Dollet m'amène Julien, qui affirme toujours que ce n'est pas lui. Je prends une grosse voix paternelle : « Voyons, mon garçon, tu as tellement pris l'habitude de mentir qu'on ne te croit plus sur parole. Si tu as pris le porte-monnaie, rapporte-le tout simplement ». Il a un air fermé de petit paysan qui n'en dira pas plus long qu'il ne veut : « Monsieur, je ne l'ai pas pris ». — « Je te donne jusqu'à ce soir, rapporte-le, personne ne te verra, ce sera une affaire finie. » J'apprends qu'il dit à un valet : « Celui qui a pris le porte-monnaie, il me le payera ».

Le lendemain, arrivent le brigadier et le gendarme. Je les laisse descendre à la ferme. Au bout de vingt minutes, le brigadier revient : « Il a avoué. Oh ! ce n'a pas été facile. Il est roublard. Tout de suite j'ai voulu lui faire de l'impression : « Allons, toi, prends tes affaires et suis nous ». Puis, dans la petite salle de la ferme, j'ai commencé à l'interroger : « C'est toi qui a pris le porte-monnaie ? Allons, avoue-le ! » Il n'y a rien à en tirer. Alors nous lui avons dit : « Ça va bien, on t'interrogera chez le juge de paix, tant pis pour toi ». J'ai

continué : « Voyons, l'as-tu donné à quelqu'un ? » — « Non. » — « L'as-tu caché ? L'as-tu enfermé ? » — « Non. » — L'as-tu jeté à l'étang pour t'en débarrasser ? » Alors, il n'a rien répondu. Ah ! j'ai senti que ça venait. Je l'ai pressé : « Oui, tu l'as jeté dans l'étang ? » J'ai vu les larmes qui lui montaient. Il fait un signe de tête. « C'est bien ça, tu l'as jeté dans l'étang ? » Alors il a dit « Oui ». Je sentais que ça venait, c'était l'instant dont il fallait profiter. Alors je l'ai pressé. Maintenant il pleure, il est comme soulagé. »

Le petit a quelques larmes, en effet. Mais elles semblent arrachées par la rage d'avoir faibli, plus que par l'angoisse de la honte. « Dis à quel moment tu l'as pris. »

— En traversant la salle à manger.

— Où était le porte-monnaie ?

— Sur le coin de la table.

— Pourquoi l'as-tu pris ?

— Je ne croyais pas que c'était un porte-monnaie, je croyais que c'était un portefeuille. Je ne croyais pas qu'il y avait de l'argent.

— Quand l'as-tu jeté dans l'étang ?

— Le lendemain, vers deux heures.

On va à l'étang, Julien montre l'endroit le plus profond.

— Tu avais retiré l'argent ?

— Non, je l'ai jeté tel que.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— J'ai eu peur qu'on le trouve.

Il indiqua ce qu'il y avait dans le porte-monnaie ; le brigadier fait une déclaration que signe Julien.

L'enfant pleure, mais comme à regret, sans détresse.

En partant, le brigadier dit : « Monsieur retire sa plainte. Tu as déjà menti à Monsieur, mais mentir aux gendarmes, c'est bien plus grave ». — « Oui, c'est vrai que je l'ai jeté dans l'étang. » On l'interroge encore : « Monsieur, c'est comme je l'ai dit. »

On cherche vainement dans l'étang, et on ne croit plus que l'enfant ait jeté le porte-monnaie. On est indigné de son attitude indifférente.

Dans la matinée, j'entends un cri : « Le porte-monnaie est retrouvé, il est intact. »

Je rencontre Julien : « Pourquoi nous avais-tu raconté des histoires ? Le porte-monnaie est retrouvé ? » — « Alors, c'est qu'il était tombé au fond de l'étang. » Puis : « Je l'ai jeté dans l'herbe. »

Son regard est inquiet, des gouttes de sueur perlent sur son front. Son esprit est à la recherche de n'importe quelle invention. « Pourquoi ne cesses-tu de nous faire des mensonges ? Dis donc les choses comme elles sont. » — « Ma vraie pensée, c'est que je l'ai pas pris. » Il ne s'est pas excusé auprès de ses camarades.

J'admets facilement que le brigadier lui ait fait peur, et qu'il se soit dénoncé dans la crainte d'être accusé devant le juge. Mais comment un garçon aussi débrouillard n'a pas fait un effort pour se justifier. L'accusation de vol est tombée sur lui, il l'accepte comme un malheur naturel. Le surlendemain, le brigadier est entré à la ferme ; cette fois, il s'y est pris doucement : « Nous ne te faisons pas peur, si ce n'est pas toi qui a fait le coup, pas besoin de t'accuser. Voyons, l'as-tu rapporté ? » — « Oui. » — A quel moment ? » — Vers 9 heures. » Un autre jour, il répondit à Dollet : « Le porte-monnaie, je ne l'ai seulement jamais vu. »

Nous sommes convoqués ensemble devant le juge de paix.... il garde l'enfant quelque temps, puis me fait entrer. « Il dit, il affirme que c'est lui qui l'a rapporté. » Il continue l'interrogatoire :

— Sur quelle table avez-vous remis le porte-monnaie ?

— Là où je l'avais pris.

Or ce n'est pas l'endroit où on l'a retrouvé. L'enfant invente, et ce qui lui semble l'aveu le moins compromettant. Mais comment faire comprendre au juge.

On fait ouvrir à Julien le porte-monnaie, il semble manifeste qu'il ne l'a jamais ouvert, et a une phrase qui déroute tout bon sens, tant elle suppose que l'enfant est hypnotisé par son rôle de coupable :

« Cette fois, ça ne veut pas s'ouvrir. »

Puis, lui montrant un menu échantillon : « Est-ce que ça y était ? » — « Je ne sais pas, je ne l'ai pas longtemps regardé. »

Puis il indique avoir remis le porte-monnaie sur une fenêtre tout à fait inaccessible, toujours fermée le soir. Le juge lève

les bras au ciel : « Mais, c'est l'affaire des aliénistes ». L'enfant va signer sa déclaration, le juge l'a traité de suite en coupable. L'enfant n'a eu qu'à répondre par « oui » ou « non » aux questions posées. Nous le raisonnons doucement : « Pourquoi inventes-tu ? Cela, ce sont des mensonges. Est-ce qu'on t'a dit de t'accuser, est-ce qu'on t'a menacé ? On dirait qu'il cherche qui il pourrait accuser. » Il finit par dire : « Je ne sais pas qui l'a pris. » — « Alors, ce n'est pas toi ? » — « Non, ce n'est pas moi. » Le juge : « Alors, vous venez de déclarer *ex-abrupto* que votre déposition était erronée. » L'enfant, hagard, fait « oui » de la tête, bien qu'il n'ait pas compris ni *ex-abrupto* ni *erronée*. La moitié des questions ont dû lui échapper ainsi. « Pourquoi avez-vous dit que vous l'avez pris ? » — « J'ai eu peur. »

L'affaire sera classée. On se contentera d'une forte admonestation.

Observation II. — MOTET ⁽¹⁾

On a causé, entre gamins, de la disparition du petit Marinier tombé dans la Marne. L'un d'eux a raconté à ses parents que M... lui avait dit s'être baigné après Marinier, et l'avoir poussé dans l'eau. L'invention est peut-être de ce narrateur. Ce qui est certain, c'est que le grand-père du disparu est avisé; il va trouver le jeune M..., le malmène rudement. M..., intimidé, se défend mollement, il est pressé de questions et, dans ce cas, les questions préparent les réponses. « Où l'as-tu jeté ?... c'est là ?... ce doit être là. » Et l'enfant, rudoyé, répond « Oui ».

Lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le juge d'instruction, M... avoue et nie tour à tour. Si on l'interroge d'une certaine façon, il récite une leçon apprise. Si on lui parle avec bienveillance, il dit le contraire de ce qu'il a affirmé. Le retour de l'enfant disparu vint heureusement tout simplifier.

(1) MOTET. — Les faux témoignages des enfants devant la justice. (*Annales d'Hygiène et de Médecine légale*, 1887).

* M... se sentait relativement peu coupable d'un acte qu'il aurait commis par mégarde, sans mauvaise intention. Il ne suppose pas qu'on châtie l'homicide par imprudence. Il se laisse persuader qu'il est l'auteur d'un crime, car son imagination est seule sollicitée, et il se sent incapable de lutter par la réflexion. Et bientôt il ne sait plus ce qui lui appartient en propre et ce qui lui a été suggéré. Sa mémoire entrant seule en jeu lui permet de reproduire sans variante un thème qu'il a retenu. C'est précisément par cette répétition monomane que M... se laisse juger, il suffisait de la mise en train pour entendre se dérouler dans leur immuable succession les mêmes termes, les mêmes détails. L'enfant substituait, à son insu, des données acquises, à la manifestation d'événements auxquels il aurait pu prendre part.

Observation III. — MOTET⁽¹⁾

Un écolien rentre en retard. « Qu'as-tu fait ? » Pas de réponse. « Tu as encore été courir ? » — « Oui, Maman. » — « Où cela ? Avec des hommes peut-être ? Dis la vérité, où tu seras battu. » — « Oui, Maman. » De question en question, l'enfant finit par raconter un prétendu attentat à la pudeur commis par un commerçant d'une rue voisine. A l'arrivée du père, la mère s'écrie avec colère : « Répète à ton père ce que tu viens de m'avouer. » Et l'enfant raconte l'histoire désormais fixée dans son esprit, et la répète mot pour mot devant le commissaire de police et devant le juge d'instruction. Le commerçant incriminé proteste de son innocence, donne la preuve qu'il n'était pas seul au moment où l'attentat aurait été commis. Le Professeur Lasègue est chargé d'examiner l'enfant. Celui-ci finit par avouer que l'attentat à la pudeur n'avait jamais existé que dans l'imagination de sa mère.

(1) MOTET. — Les faux témoignages des enfants devant la justice. (*Annales d'Hygiène et de Médecine légale*, 1887).

Observation IV. — Inédite.

(Due à l'obligeance de M. le Professeur ABADIE, d'après un rapport médico-légal.)

Auto-hétéro-accusation de vol. — Récits mensongers de l'enfant normal, sous l'influence de la peur, de sentiments de vengeance et du désir d'aller dans une colonie d'enfants.

G..., apprenti fumiste, 14 ans.

Antécédents héréditaires. — Père et mère bien portants, sobres, trois frères et une sœur, tous bien portants. Pas de maladies nerveuses ou mentales dans les antécédents ou les collatéraux.

Antécédents personnels. — Enfance chétive. A 11 ans, perte incomplète de connaissance. A 12 ans, perte brusque et incomplète de connaissance. Huit jours après, nouvelle crise semblable, accompagnée de convulsions. Dans l'intervalle des crises, pas de vertige ou d'absence.

De tout temps, G... fut un enfant docile, doux, craignant toujours d'être grondé pour son retard ou son application au travail. On lui confiait de l'argent, on ne s'est jamais plaint qu'il ait commis une indélicatesse ou le moindre vol. Pas de tendance au mensonge ou à la dissimulation.

A l'examen physique, aucune malformation, encore aucune trace de développement pubéral. A l'examen mental, léger retard du développement des facultés cérébrales. Facultés affectives normales. Notions scolaires limitées.

Exposition des faits. — Alors que des ouvriers travaillaient chez M. X..., celui-ci s'aperçut de la disparition d'une robe de bal, placée dans un placard resté ouvert en raison de travaux effectués. La robe, d'une valeur de 1.200 francs, a été recherchée partout par les soins de la police sans aucun résultat.

Le jeune G..., au service de M. M..., entrepreneur de fumisterie, fut conduit devant le commissaire de police par un inspecteur et un agent de la sûreté. Il leur avait avoué être l'auteur du vol. Il avait dit avoir remis la robe à un compagnon de travail B..., qui ne fut pas retrouvé.

Devant le juge d'instruction, G... dit avoir pris la robe sur les instigations de B..., et l'avoir donnée à B..., qui lui remit

dix francs. Il prit une montre en argent dans la poche d'un maçon et l'a vendue à un inconnu.

Devant le chef de la Sûreté, nouvelle version bien différente : c'est sur les instigations de son patron, M..., qu'il prit la robe. M... donna dix francs et recommanda le silence. G... persiste dans ses déclarations, même devant M... Il avoue avoir promis à M. X... de retrouver la robe si on ne portait pas plainte. Pour la montre, il reconnaît avoir dit qu'il l'avait donnée à son frère, il ajoute qu'en réalité il ne l'a pas donnée.

Un ami de la famille, gardien du jardin public, lui demande les circonstances du vol. G... répond : « On me fait dire ce qui n'est pas vrai, ce n'est pas moi qui ai commis ce vol, mais s'il le faut je m'avouerai coupable quand même. »

Confronté avec le gardien, G... avoue le propos précédent ; il ajoute : « Je vais être franc, ce n'est pas moi qui ai volé la robe, ce n'est pas mon patron... Si je l'ai accusé, c'était pour me venger parce qu'il avait plusieurs fois failli me mettre à la porte. » Et plus tard : « Ce n'est pas moi qui ai volé la montre et la robe. Quand on a volé la montre, je ne savais pas où étaient les habits du maçon. Quand à la robe, je ne l'ai jamais vue. Si je me suis accusé du vol de la montre, c'était pour être placé à la colonie d'enfants, ce que je désire encore, et ne demande qu'une chose : être bien, apprendre un métier et la musique. Si je me suis accusé du vol de la robe, c'était pour me venger de mon patron. »

Déclarations de G... à l'examen médical. — Le fils M... lui a raconté le vol de la robe et lui demanda s'il savait quelque chose, il répondit « Non ». Puis deux inspecteurs l'interrogèrent. Même réponse. Ils n'insistèrent pas. Pressé de questions par M.X. et formellement accusé, il se défendit encore. S'il a dit « Je tâcherai de la trouver », c'est pour être poli et rien de plus. Les inspecteurs reviennent, l'accusent du vol de la robe et de la montre. Il nie et pleure. Ils disent que s'il n'avoue pas immédiatement, ils vont faire venir la voiture et le mener au fort du Hâ. Pris de frayeur, il dit que c'est lui qui a volé la robe et la montre, et, dans le même sens des interrogations posées : « Non, il n'était pas seul ; oui, il avait un complice qui lui a commandé de voler, qui lui a promis de l'argent ; le

complice est B... » Devant le commissaire, le juge, il recommence le même récit.

Devant le chef de la Sûreté, on le force à raconter la deuxième version du vol, version complicité M... Devant le juge d'instruction, même récit. M... n'était pas inquiet, mais l'enfant était incarcéré.

Pendant les premiers jours, G... pleurait, espérant qu'on viendrait le chercher. Après une lettre de son frère qui le renie, G..., dégagé de toute influence, déclarait à l'instruction qu'il avait menti en accusant M..., et qu'il l'avait accusé pour se venger.

Au sujet du vol d'une montre, G... donne les renseignements qu'il connaît : des maçons quittent le travail pour aller boire. En rentrant un d'eux s'aperçut de la disparition de sa montre placée dans les vêtements déposés à la maison. G..., interrogé, n'avait rien vu, il ne savait même pas où le maçon avait déposé ses affaires.

Il se défend énergiquement d'avoir volé la robe et la montre. Il déclare avoir menti en s'accusant lui et ses complices, et il donne de ses déclarations les explications suivantes : Il a dit la vérité jusqu'à ce que, effrayé par les menaces des agents, il a dit comme eux, de peur d'aller en prison. Il n'y a rien de vrai dans la scène du vol, dans les offres de B... Il a nommé B... « comme ça », ne pensant pas qu'il pourrait être inquiet. Puis il a accusé M... parce qu'il a dit de méchantes paroles à son père. Il a continué à mentir pour entrer à la colonie. Le motif de son désir ? « Pour la musique. »

Il sait que c'est mal de voler « à cause du déshonneur de la famille, à cause qu'on n'a pas sa carte d'électeur ». Il avoue que mentir « ce n'est pas bien... c'est pourtant ce que j'ai fait. »

Discussion et conclusions médico-légales. — L'examen n'a révélé l'existence d'aucune psychose, d'aucune anomalie morbide des facultés psychiques. Malgré les phénomènes épileptiformes, disparus d'ailleurs depuis plusieurs

mois, rien ne permet le diagnostic d'épilepsie vraie. Rien n'est susceptible d'atténuer la responsabilité de G...; il ne doit pas être considéré comme un mythomane, il ne présente pas une imagination dévergondée.

Même s'il est innocent, il a bien pu s'accuser faussement, dénoncer des complices, donner des versions contradictoires sous la pression des menaces et d'une peur irraisonnée d'enfant, et aussi sous l'inspiration d'un sentiment de rancune enfantine. Il peut très bien dire la vérité aujourd'hui.

Aussi, les déclarations de G... en ce qui concerne d'une manière générale les faits qui lui sont reprochés, et plus particulièrement l'accusation d'autrui, doivent-elles commander la plus grande circonspection et être reçues avec les plus grandes réserves.

CHAPITRE III

L'auto-accusation dans les états mélancoliques de l'enfance.

Le délire mélancolique avec idées d'auto-accusation est très rare chez l'enfant, parce que les états mélancoliques ne s'observent guère avant quinze ans. Chez l'enfant mélancolique auto-accusateur, il s'agit presque toujours d'un fait irréel. La sincérité est entière, consécutive à des idées de culpabilité générale, évoluant vers la conviction d'une faute déterminée. Pareilles observations sont rares. Nous résumons à la suite de celles déjà signalées deux observations inédites de fillettes mélancoliques auto-accusatrices.

Observation V. — G. BALLET ⁽¹⁾

Enfant atteint de malformations congénitales avec préoccupations incessantes, et comme conséquence, hypochondrie, mélancolie à physionomie un peu spéciale d'auto-accusateur persécuté.

Observation IV (résumée). — VINCHON ⁽²⁾

Enfant à lourde hérédité. Il est inquiet. « C'est bien sa faute si sa mère souffre aujourd'hui, c'est parce qu'il a abusé de lui-même. » Ces idées d'auto-accusation s'emparent de son esprit,

(1) G. BALLET. — Traité de Pathologie mentale.

(2) VINCHON. (Thèse de Paris, 1910).

et il ne peut plus penser à autre chose. Ni cauchemars, ni hallucinations.

Eréthisme génital intense. Toujours inquiet et agité. Ses idées d'auto-accusation persistent.

Il mourut quelques années après de méningite.

Observation VII.

(Inédite, résumée, due à l'obligeance de M. le Prof. ABADIE.)

L..., 15 ans. Entre avec un certificat attestant qu'elle est atteinte de troubles gastro-intestinaux et de troubles mentaux, refus d'aliments, délire d'auto-accusation. Début brusque de la maladie. L'enfant a eu de la fièvre, des vomissements, une céphalée violente, un peu d'oppression.

Actuellement, la malade est prostrée, répond lentement aux questions, dit son nom si on le lui demande. Elle sait qu'elle est à l'hôpital « parce qu'elle a fait le mal ». Elle refuse les aliments.

C'était auparavant une enfant très douce, très calme, elle avait été placée, et on était content d'elle. Trois semaines avant ce début brusque, ses camarades avaient remarqué des idées incohérentes, en particulier de culpabilité, réveillant souvent ses compagnes, en disant : « C'est ma faute ce qui arrive. » Puis se mettant à genoux devant elle, leur demandait pardon.

Ces idées d'auto-accusation ont duré dix jours environ avec cette intensité. Elle a refusé d'embrasser ses compagnes, s'en disant indigne.

Observation VIII.

(Inédite, résumée, due à l'obligeance de M. le Prof. ABADIE).

M..., 16 ans. La malade est couchée dans le fond de son lit, tout contre la cloison. Elle parle très difficilement, indistinctement. Il faut la prendre à bras-le-corps pour qu'elle se rapproche. Elle est apathique, comprend lentement, répond de même. Elle présente des idées de culpabilité et de persécution.

« J'ai fait du mal, dit-elle, j'ai tourné le bouton de la lumière. » Puis, « J'en ai fait de la misère, tout le monde me fait de la misère. » Pas de négativisme, cependant refuse de s'alimenter; on l'a gavée.

Quelques jours après, cris de pleurs « J'ai fait de la misère ». Elle a des hallucinations de cadavres dont elle aurait causé la mort.

En résumé, diminution de l'activité psychique. Accès de tristesse. Idées délirantes de culpabilité, d'auto-accusation.

A cette forme de délire mélancolique avec auto-accusation, nous pouvons rattacher l'auto-accusation des enfants mystiques. Là aussi domine le fonds de culpabilité générale. Les confesseurs pourraient nous instruire des drames fréquents qui se passent dans certaines de ces jeunes âmes. Il nous diraient la crise fréquente à l'occasion de la première communion, l'angoisse d'être en état de péché mortel, la peccadille exagérée démesurément, le péché qu'on n'a fait qu'effleurer de la pensée, la peur d'un défaut de mémoire, le retour anxieux vers le confessionnal. Il faut dire en passant l'influence funeste sur des enfants *prédisposés* des sermons qui dépeignent avec véhémence les tourments de l'enfer et la difficulté de faire son salut. G. Ballet fait justement remarquer que le délire du mélancolique est rétrospectif, et que le malade attribue souvent sa pénible situation à une première communion mal faite, vers l'âge de douze ans.

Souvent, l'enfant ne se contente pas de la pénitence plutôt bénigne du confesseur ; chaque péché fictif ou très exagéré est prétexte à mortifications multiples parfois très dures. Sacerdote raconte le suicide d'un enfant mystique, qui se tua pour des péchés qu'il n'avait sans doute jamais commis. Barbeaux, dans sa thèse sur « Le suicide chez les enfants », dit que le délire mélancolique peut prendre une teinte mystique, être à base d'idées de culpabilité et d'auto-

accusation religieuse. Le petit malade trouve alors dans ses idées délirantes, dans les hallucinations qui les engendrent, des raisons suffisantes pour se suicider.

On sait que ces préoccupations mystiques correspondent souvent avec une vive excitabilité génitale, de la précocité sexuelle et des habitudes de masturbation. La lutte morale est alors très vive, des accès de découragement surviennent. Les premières pollutions nocturnes plongent au réveil l'enfant dans un grand dégoût de lui-même. Le médecin est quelquefois appelé à constater cette mentalité, mais il a beaucoup de peine à rassurer l'enfant, en lui démontrant le caractère purement physiologique de certaines manifestations faussement interprétées.

Mentionnons seulement l'impulsion exceptionnelle, d'ordre sentimental, qui confine à la déséquilibration émotive et à l'exaltation passionnelle, chez ces sujets dont le calcul est de se substituer au vrai coupable. Ce sont les auto-accusateurs par altruisme.

Tous ces troubles de l'esprit ne conduisent que rarement le sujet chez le médecin, et ne nécessitent pour ainsi dire jamais l'internement dans un asile d'aliénés. Ils ont rarement un intérêt médico-légal, en dehors de quelques tentatives de suicide. L'enfant s'accuse plutôt aux autorités paternelles ou religieuses que judiciaires. Il n'accuse jamais un tiers devant la justice. Le pronostic est évidemment fonction du terrain psychopathique sur lequel évoluent ces troubles. Il est bénin en général. Comme traitement, il suffit souvent d'une bonne hygiène physique et surtout morale.

CHAPITRE IV

L'auto-accusation dans les psychoses toxiques et infectieuses de l'enfant.

Nous avons vu, au début de cette étude, que les alcooliques forment la grande majorité des auto-accusateurs. Dupré dit même que si l'auto-accusation est rare chez l'enfant, c'est que celui-ci échappe à cette grande cause d'intoxication. Cependant, l'alcoolisme n'est pas tellement rare chez l'enfant, et il faut compter avec les enfants, fils d'alcooliques, plus facilement imprégnés par l'alcool, tarés dans leur système nerveux et prédisposés aux complications psychopathiques. Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer chez l'enfant des observations aussi démonstratives que celles de l'adulte. Les faits suivants en font foi.

Observation IX. — PICARD ⁽¹⁾

Délire onérique, hallucinatoire, chez un jeune prédisposé sous l'influence d'accès alcoolique. Auto-accusation concernant un crime imaginaire. Persistance des idées délirantes.

A..., âgé de 15 ans, est amené à l'Infirmierie spéciale du Dépôt, s'accusant d'un assassinat dont il est impossible de retrouver les traces.

Cet enfant, employé chez un maraîcher, est né d'une grossesse gémellaire. Son frère jumeau et lui sont les plus jeunes d'une nombreuse famille, de laquelle restent encore 9 enfants vivants. Les ascendants ne présentent pas de tares, mais les deux jumeaux ont été conçus par des parents déjà âgés et

(1) Thèse de Picard, Paris, 1904.

longtemps après les autres enfants, car les renseignements fournis sur le malade ont été apportés par le cadet de la famille, de vingt-quatre ans plus vieux que lui.

A... aurait été bien portant dans sa jeunesse, mais placé depuis quelque temps déjà dans des conditions assez pénibles, il a contracté, malgré sa jeunesse, des habitudes indiscutables d'éthylisme. Il consomme chaque jour un litre de vin, souvent du rhum le matin et quelques apéritifs à l'occasion. Il présente des stigmates physiques nets de dégénérescence : la voute palatine est très ogivale ; le nez est gros, la bouche perpétuellement entr'ouverte, la voix nasonnée. Le crâne présente un allongement considérable du diamètre antéro-postérieur.

Il donne, à son arrivée, l'impression d'un jeune garçon doux, timide, facile à diriger, d'intelligence très limitée. Son attitude exprime l'abattement, le remords, l'aangoisse. Interrogé sur les motifs qui l'ont amené à l'Infirmierie spéciale, il fait, au milieu d'abondantes larmes, le récit des événements suivants :

Depuis un an déjà il était triste, souvent obsédé par l'idée de se donner la mort. Un jour, il y a quelques mois, il aurait fait l'achat d'un mauvais revolver, et songeait souvent à ses idées de suicide. Il y a quelques jours, il quitta son patron, lui laissant une lettre, dans laquelle il lui disait qu'il allait définitivement mettre son projet à exécution. Il erra un jour ou deux, puis un matin, dans le faubourg Saint-Antoine, il entra dans un débit de vins, voulant boire pour se donner du cœur. Tandis qu'il consommait, il remarqua qu'un individu le regardait en ricanant. Il entendit cet individu lui dire : « T'en as un œil. » Furieux, il lui tira un coup de revolver en pleine poitrine, vit sa victime tomber, après avoir poussé un cri, fait « ah ! » dit-il, et s'enfuit poursuivi par quelques personnes qui ne purent le rejoindre. Quelques heures après, il se constitua prisonnier, en indiquant assez exactement le lieu où il avait commis le crime. Naturellement, l'enquête n'a rien retrouvé.

Malgré les dénégations qui lui sont opposées, le malade persiste dans ses déclarations. Il est certain d'avoir vu tomber sa victime ; il ne peut pas admettre qu'il se soit trompé, qu'on l'aurait rejoint, qu'il serait resté de ce meurtre une trace indiscutable. Il est vrai qu'il a quitté sa place à l'improviste, lais-

sant à son patron une lettre où il parlait de suicide. Mais on n'a retrouvé aucune trace de l'arme dont il aurait fait usage. Son délire de rêve, qui a débuté avec sa fugue, s'est si bien confondu avec la réalité que A... ne peut se rendre à l'évidence, pleure, manifeste des remords et attend avec résignation la punition qu'il a méritée.

Au point de vue somatique, outre les stigmates déjà signalés, on note chez le jeune A... un léger, mais réel tremblement de la langue et des mains. L'enfant est chétif, pâle, peu développé pour son âge. Il fait continuellement le même mouvement des lèvres et de la langue, sorte de battement de salive, analogue à celui qu'accomplit une personne altérée ; pourtant il n'a pas soif et refuse la boisson qu'on lui propose. Son délire ne s'améliorant pas, A... est évacué sur un asile.

Observation X.

(Inédite, résumée. — Consultation de M. le Prof. ABADIE.)

C... Renée, 9 ans. Père éthylique. L'enfant est née à terme, accouchement normal. Petite enfant, elle buvait beaucoup de vin blanc pendant ses repas et entre ses repas. Elle tombait assez souvent. Depuis deux ans, elle va n'importe où ; à son retour elle est inconsciente, elle chante. Elle est allée à l'école, mais n'a rien appris. Elle est tombée à la renverse, il y a trois jours, secouée de convulsions. Puis elle a fait une fugue à Castries, après une gronderie. Elle a dit aux gens que toute sa famille était morte. Retrouvée le soir même à Castries, l'enfant dit qu'elle y est allée à pied. Elle raconte qu'elle s'est laissée amener par un nègre, qui se serait livré sur elle à des attouchements obscènes, il se serait livré à un semblant de coït. Ce nègre l'aurait connue quelques jours avant dans le quartier et se serait couché sur elle. L'examen des organes génitaux de l'enfant a montré qu'ils étaient intacts.

CHAPITRE V

L'auto-accusation chez les enfants débiles et déséquilibrés.

L'auto-accusation trouve sa plus grande fréquence chez les enfants débiles et déséquilibrés. Les états de dégénérescence psychique comprennent, outre la débilité mentale et la déséquilibration, les diverses névroses.

En bas de l'échelle, il y a le débile simple, qui est inférieur en tout. Le développement physique est retardé. Le développement intellectuel est resté stationnaire et laisse le sujet semblable à un tout petit enfant. Il est crédule à l'extrême, dit et avoue tout ce qu'on veut. Il est aussi suggestible à l'extrême. En outre, la notion du réel est si minime que l'imagination, les rêves, peuvent être le point de départ de récits d'auto-accusation, le plus souvent sans portée.

Le déséquilibré est non en dessous mais à côté du développement psychique correspondant à son âge. Certaines facultés sont souvent remarquables, en particulier la mémoire, qui fait de l'écolier un brillant sujet, et qui, alimentée par les lectures, les conversations des grandes personnes, permet de construire des récits très vraisemblables. Parmi les déséquilibrés, il faut surtout retenir les mythomanes : la mythomanie, dénommée et étudiée par Dupré, est l'exagération et la persistance de l'activité mythique de l'enfant normal. De plus, elle est souvent associée à d'autres tares affectives et morales. Elle revêt deux formes principales : la hâblerie fantastique avec

récits étranges et merveilleux, et l'auto-accusation, ou plutôt l'auto-hétéro-accusation criminelle. Dans la mythomanie, Dupré fait rentrer beaucoup de caractères qui, avant lui, étaient attribués à l'hystérie, en particulier la tendance à l'auto-hétéro-accusation. Déjà bon nombre d'auteurs avaient comparé l'hystérique à l'enfant, souligné le caractère puéril de la mentalité hystérique. Collin a pu écrire récemment (1) : « L'hystérie est une maladie de l'évolution du système nerveux avec persistance des signes infantiles ». Pour Dupré, la mythomanie représentait une persistance de l'imagination à l'état infantile, avec signes associés d'agénésie psychique et même physique.

Doit-on séparer la mythomanie de l'hystérie, ou affirmer que la mythomanie n'est que le mensonge de l'hystérique ? Pour Logre, élève de Dupré, le seul stigmate psychique de l'hystérie, c'est l'état mental imaginatif qui se traduit par la mythomanie. Pour lui, l'hystérique n'est qu'un mythomane en suractivité continuelle de l'imagination.

Peut-on faire de la sincérité une limite de démarcation et dire que l'hystérique ment inconsciemment, et le mythomane volontairement ? Mais est-on toujours sûr de la sincérité de l'hystérique, et, de la mythomanie, Dupré dit que si elle est accompagnée de conscience et de volonté dans beaucoup de cas, elle est presque toujours inconsciente et involontaire chez l'enfant.

De ces discussions confuses, faites peut-être plus de mots que d'observations cliniques, on peut cependant retenir cette définition imagée de Dupré et Logre : « Le mythomane fabule surtout avec son esprit, l'hystérique fabule surtout avec son corps ».

L'auto-accusation du débile simple est comparable à celle que nous avons décrite chez l'enfant normal, mais poussée jusqu'à l'absurde. On fait avouer au jeune débile

(1) A. COLLIN. — Traité de Médecine légale infantile. (Paris, 1920.)

suivant le sens, l'intonation de la question, les choses les plus monstrueuses comme les plus invraisemblables : « Tu n'as pas été sage, tu as battu ta mère ? » — « Oui. » — « Tu l'as même tuée ? » — « Oui. » Quelques minutes après : « Tu aimes bien ta mère ? » — « Oh ! oui. » — « Tu ne lui fais jamais de misères ? » — « Oh ! non ». Quelqu'un persuadé d'avance de la culpabilité d'un pareil enfant peut être dupe de semblables aveux, mais un médecin averti ne peut méconnaître le caractère de ces réponses, absolument prévues, absurdes, contradictoires. En fait, l'auto-accusation du débile simple n'a pas une très grande importance médico-légale.

Les récits du déséquilibré mythomane ont des conséquences plus graves. Ils sont mieux construits, plus vraisemblables. En outre, le déséquilibré pervers joint un constant désir de nuire ; aussi, son récit est surtout fait d'auto-hétéro-accusation.

L'enfant mythomane et pervers, en général une petite fille de 9 à 13 ans, raconte presque exclusivement des affaires de mœurs, des attentats à la pudeur, des viols. Ces enfants ont, sur les choses sexuelles normales et sur leurs perversions, des connaissances que ne possèdent pas souvent de grandes jeunes filles ou des femmes mariées. Très fréquemment, d'ailleurs, les autres acquisitions sont rudimentaires, malgré une bonne mémoire qui permet de soutenir un récit vraisemblable. La petite fille met en scène, avec elle, des inconnus, des personnes de l'entourage, des parents, parfois le père. Elle choisit souvent ses complices parmi ceux dont tout le monde et elle-même connaissent les mauvaises habitudes, ce qui rend très difficile la découverte du mensonge, sinon par des preuves matérielles. Elle peut choisir des personnes d'une moralité irréprochable, et dont la réputation peut être ainsi irrémédiablement compromise. La littérature médico-légale rapporte plusieurs suicides consécutifs à des accusations mensongères.

L'entourage a, lui aussi, sa part de responsabilité par les questions trop précises, souvent volontairement trop évocatrices (dans un but soit louable d'information, soit répréhensible de vengeance ou de chantage).

Sont à incriminer aussi les conversations sans retenue devant les enfants, les lectures devant eux d'affaires passionnelles, ainsi que le montre l'observation suivante.

Observation XI. — BOURDIN (4)

Une petite fille abandonnée fut adoptée par M. et M^{me} X..., gens des plus honorables. Cette enfant, gentille et gracieuse, fut admise dans leur intimité. Un jour, survint un grand scandale qui alla se dénouer devant la cour d'assises. Les journaux ne purent tout dire, mais des sous-entendus provoquèrent des commentaires qui se firent sous le manteau de la cheminée. La lecture des débats fut faite à haute voix, en présence de la petite fille qui jouait avec ses poupées, et qui, d'ailleurs, semblait ne faire aucune attention à ce qui se disait autour d'elle. On considérait l'enfant comme incapable, en raison de son jeune âge, de comprendre la conversation tenue à mots couverts. Quelques jours après la lecture et les commentaires imprudents dont elle avait été suivie, M^{me} X..., entrant subitement dans le salon, surprit la petite fille qui, tenant sa poupée, l'embrassait avec effusion à la partie supérieure des jambes tenues écartées. M^{me} X... demanda à l'enfant qui pouvait lui avoir appris pareille chose. La petite fille, nullement déconcertée, dit qu'elle faisait à sa poupée ce qu'on lui avait fait à elle-même. Puis la confidence alla son train. La petite déclara qu'étant en nourrice elle couchait habituellement avec son frère de lait, qu'elle appelait son petit mari. Elle ajouta qu'en ces occasions ils se conduisaient comme mari et femme. Après le petit garçon, étaient venus le père nourricier, puis le grand-père, qui avaient pris les mêmes licences que le petit mari. Ce récit fut épicé de détails étranges sur les douleurs ressenties par elle-même. Or, les héros étaient une

(1) BOURDIN. — Les enfants menteurs. (*Annales médico-psychologiques*, 1883).

fillette de quatre à cinq ans et un petit garçon de dix ans. M. et M^{me} X..., atterrés, voulaient intenter un procès. Sur ces entrefaites survint un homme expérimenté qui dit : « Mais les faits sont-ils vrais ? » La petite fille fut soumise à l'examen d'un médecin qui dit qu'aucun attentat n'avait été commis sur la personne de l'enfant. Une enquête dans la famille de la nourrice provoqua les plus grandes colères. La petite fille, poussée dans ses derniers retranchements, avoua qu'il n'y avait rien de vrai dans ce qu'elle avait dit. Elle confessa qu'elle avait voulu faire « comme les dames que l'on avait mises dans le journal ».

Observation XII (résumée). — KRAFT-EBING

Une fillette accuse deux religieux de l'avoir violée. Elle rencontra un prêtre, H..., qui se permit quelques indécences vis-à-vis d'une cousine avec qui elle se promenait. Quelques jours après, elle va au couvent, elle est violée par l'abbé. Plusieurs religieuses prêtent leur concours. Quelques jours après, sa cousine la conduit se confesser, le confesseur lui fait un grand discours au sujet de sa faute, la menace de Dieu qui s'est retiré d'elle. Il lui indique le couvent comme une retraite sûre où elle aura des plaisirs que l'on ignore dans la vie civile, satisfaire tous ses sens et avorter facilement. Plus tard, elle dénonce un abbé, V..., comme ayant abusé d'elle. Récits pleins de contradictions fantaisistes, avec détails très voluptueux puisés dans les romans, mais ils indiquent une inexpérience réelle au point de vue sexuel.

Au bout d'un an et demi, elle se confesse à sa mère, qui porte plainte. L'instruction montre que les faits incriminés étaient imaginaires. Les organes génitaux étaient constitués de telle sorte que l'introduction du pénis était impossible.

Le père de la fillette a été psychopathe ; dans la famille se trouvent des épileptiques et des faibles d'esprit. La fillette présentait une atrophie remarquable du sens moral et des tendances érotiques, liées à une évolution pubère difficile, irrégulière et douloureuse.

(1) KRAFT-EBING. — Médecine légale des aliénés.

Observation XIII. — DUPRÉ (1)

(Recueillie dans le Service du Docteur GARNIER.)

Auto-hétéro-accusations mensongères d'attentats à la pudeur et de pédérastie par un garçon de 9 ans dégénéré, masturbateur, sous l'influence de suggestions, répétées et involontaires de ses parents, dont les incessantes questions ont dicté les réponses et édifié le roman imaginaire de l'enfant. — Enquête. — Mise en liberté.

R. M..., 9 ans, est envoyé à l'infirmerie spéciale par le commissaire de police de son quartier, auquel les parents de l'enfant sont allés porter plainte, sur les dénonciations de celui-ci, contre deux individus, C... et W..., habitant aux numéros 11 et 28 de la rue de la Gaîté, qui auraient attiré chez eux l'enfant R. M... et se seraient livrés sur lui à des manœuvres pédérastiques, depuis déjà plus d'un an, à plus de vingt reprises, et en compagnie d'autres hommes et de cinq jeunes enfants.

Le commissaire, au dire des parents de R. M..., se serait déjà montré incrédule au dire de ces extraordinaires révélations. Une enquête fut aussitôt ouverte et n'aboutit à rien ; les individus accusés n'existaient pas, et il fut impossible à l'enfant de mettre les agents sur la piste des coupables, ni des lieux où se seraient consommés, dans son propre quartier, ces attentats si fréquents depuis un an.

Comme les parents insistaient beaucoup auprès du commissaire sur le tempérament vicieux de leur enfant, sur ses incurables habitudes d'onanisme, le commissaire soupçonna un état pathologique chez le héros de ces aventures si suspectes et l'adressa, aux fins d'examen, au Docteur Garnier.

R. M... est un petit garçon bien développé, au teint mat, aux yeux noirs, vifs et grands, à l'air éveillé, quelque peu sournois, et dont l'attitude, le regard et le ton général décèlent un certain état de crainte et de méfiance.

Il est amené par sa belle-mère, qui nous fournit les renseignements suivants sur les antécédents de l'enfant.

(1) DUPRÉ. — Les auto-accusateurs.

Antécédents héréditaires. — Grand-père paternel mort aliéné ; oncle mort aliéné ; une tante morte à 23 ans dans le délire (méningite ?) ; père violent, irascible, hyperesthésique sexuel ; mère morte de tuberculose ?

Antécédents personnels. — Rougeole à trois ans, ni convulsions ni chorée ni tics. Développement intellectuel moyen, assez lent. Affectivité normale. Habitudes d'onanisme précoces, entretenues par un phémosis avec balanite smegmatique. Éveil précoce de la sexualité : érections fréquentes, au moindre attouchement, recherche des caresses ; paraît avoir été initié, vers trois ou quatre ans, à des manœuvres lubriques par une tante (sœur du père), dans le lit de laquelle il couchait régulièrement, et qui aurait ébauché avec l'enfant des tentatives de coït. Depuis, R. M... aurait souvent fait à sa belle-mère, à l'occasion de sa toilette, des allusions et des invites érotiques, etc...

Intrigués et initiés par la fréquence et le cynisme des pratiques de masturbation de leur enfant, les parents, tout en le chatiant par le fouet et les coups, ne cessaient depuis longtemps de questionner le jeune garçon, lui demandant où il avait pris ces honteuses habitudes ; si lors de ses allées et venues pour aller à l'école, il ne fréquentait pas de jeunes débauchés, s'il ne se laissait pas entraîner dans des maisons, par des hommes désireux d'abuser de lui, etc... R. M..., dont la curiosité génitale déjà éveillée se plaisait à ces propos, tout en niant les pratiques honteuses qu'on lui prêtait, écoutait avidement les détails des questions, excitait son imagination au tableau des scènes de luxure que ses parents lui dépeignaient, pour réveiller ses souvenirs et provoquer ses aveux. Il se fit ainsi toute une éducation érotique précoce, et avant d'avoir rien pratiqué par lui-même, savait fort bien tout ce qui pouvait se pratiquer en matière de manœuvres lubriques possibles attentées sur un garçonnet de son âge.

En arrivant au Dépôt, R. M... nous fait un récit détaillé des scènes de débauche et de luxure qui auraient eu lieu dans les endroits précis désignés plus haut, avec les hommes en question devant d'autres enfants témoins des attentats. Il faut rappeler ici le résultat absolument négatif de la soigneuse enquête ouverte sur les indications de l'enfant par la préfecture de

police. L'histoire est narrée d'une voix blanche, monotone, sans hésitation, à la façon d'un récit appris par cœur et débité devant une société. Les détails les plus scabreux sont exposés avec une indifférence émotionnelle, une absence de tout sentiment de honte ou de scrupule qui frappe l'observateur.

M. Garnier, à peu près certain de l'absolue fausseté de toutes ces aventures, fait tous ses efforts pour ramener l'enfant à la vérité, pour le détourner du récit monotone de ses monstrueux exploits. C'est à peine si, à la fin d'un long entretien plein de paternelle tendresse et d'affectueux abandon, l'enfant paraissait un peu ébranlé dans la précision et l'aplomb de ses affirmations.

Le côté curieux de ces déclarations, au point de vue de l'auto-accusation, était que l'enfant, interrogé sur le mobile de sa conduite, sur les motifs qui le poussaient à continuer de telles fréquentations, à ne pas manquer ses ignobles rendez-vous, répondait que ce n'était ni pour quelques bonbons qu'on lui avait donnés, ni par peur des menaces qu'il continuait à se livrer ainsi, mais bien par plaisir et par goût, parce qu'il était content et que cela lui faisait du bien ; il avoue qu'il manquait l'école exprès, allant trouver ses compagnons de débauché pour satisfaire ses désirs, il y retournait parce que « ça l'amusait ». Il avoue bien que la première fois il a saigné du derrière, mais que les autres fois cela lui faisait du bien.

Quand on essaye de provoquer chez lui un sentiment de honte, on y arrive difficilement ; l'enfant éprouve manifestement du plaisir à étaler sa perversité ; quand on le met sur cette matière, il ne s'arrête plus ; il avoue avoir enc.... des petites filles, « fait ça » à sa tante, l'avoir proposé à sa belle-mère, préférer les hommes aux femmes, etc., etc...

C'est une auto-accusation continue, froidement débitée, d'attentats à la pudeur, de manœuvres lubriques, de désirs et d'actes de pédérastie, qui contraste étrangement avec l'habitude, l'attitude et la mine de naïveté et de candeur enfantines de ce bambin de neuf ans.

L'examen somatique ne révèle, outre le phémosis, que des traces anciennes et récentes de flagellations, sous formes de stries ecchymotiques, qui rayent la région des fesses et des cuisses : ce sont les marques de corrections paternelles.

La région périnéale, l'anüs, sont absolument normaux, vierges de toutes lésions; il est impossible d'y reconnaître la plus petite trace des attentats si souvent répétés qu'ils eurent à subir.

M. Garnier fait isoler l'enfant dans une cellule et lui demande d'écrire le récit de toutes ses aventures amoureuses ! R. M... consigne, en une longue lettre qu'il a écrite spontanément, tout seul, le détail des scènes ci-dessus indiquées : c'est un compte-rendu très circonstancié des prouesses érotiques accomplies par le petit satyre, depuis l'âge de trois ans jusqu'à l'époque actuelle ; rien n'y manque, depuis les nombreuses petites filles auxquelles, à l'âge de quatre ans, il a pratiqué le coït anal, jusqu'aux orgies masculines récentes, exposées à froid avec le cynisme de l'inconscience. Cette lettre, pleine de faute d'orthographe, et où s'évalent tous les signes d'inexpérience et de naïveté de la graphologie enfantine, est un document rare d'auté-hétéro-accusation écrite, commise par un enfant à sexualité précoce, sous l'influence de la suggestion des parents ; ceux-ci, dans leur curiosité malsaine, ont éduqué et stylé la perversion érotique, bien plus imaginative que réelle de leur enfant, et ont fourni, par le contenu obscène de leurs questions, les matériaux du roman imaginaire de leur fils.

Le lendemain, R. M..., cédant aux instances pressantes de M. Garnier, fondait en larmes et avouait que tout n'était que mensonges dans ses déclarations à ses parents, au commissaire et à nous-mêmes. Il ajoutait qu'il avait raconté toutes ces vilaines histoires à force de s'en entendre demander l'aveu par ses parents, qui ne l'aimaient pas, qui le battaient, et qui croyaient toujours qu'il revenait de « faire ça » avec des hommes. C'est par leurs questions qu'il avait appris ce qu'il avait répondu ; et l'enfant ajoutait tout bas et d'un air craintif : « Il ne faudrait pas dire à papa que j'ai dit que tout cela c'était des mensonges ; on m'a bien recommandé de dire tout ça au commissaire et au médecin. »

On voit par là que les parents avaient non seulement suggéré à leur enfant le contenu du roman imaginaire

débité par celui-ci, mais qu'ils lui en avaient encore imposé la déclaration. Convoqués au Dépôt par M. Garnier, ceux-ci furent mis en présence de leur enfant, qui, changeant de thème et d'attitude, était revenu sur ses déclarations de l'avant-veille. Ils parurent étonnés de ces contradictions, et encore plus surpris lorsque M. Garnier leur démontra l'impossibilité médicale de tels attentats, et d'accord avec le résultat négatif de l'enquête administrative, l'inanité absolue de toutes ces histoires. Il ressortit d'ailleurs de l'interrogatoire des parents que ceux-ci avaient été poussés à favoriser les déclarations de leur enfant aux autorités administratives et médicales, pour faciliter l'admission du garçonnet dans un asile ou une maison de correction, où on l'aurait corrigé de ses habitudes invétérées de masturbation.

Cette curieuse observation d'auto-hétéro-accusation constitue un instructif exemple de la valeur du témoignage des enfants en général et de la puissante influence exercée sur leurs dépositions par les conversations de l'entourage et les questions des parents. C'est souvent celles-ci qui constituent le dossier des accusations portées par les enfants.

Observation XIV. — Personnelle, inédite, résumée.

(Prise à la consultation de M. le Prof. ABADIE.)

R..., 10 ans. Est accusé par une voisine d'avoir volé dans le jardin un coffret contenant 2.000 francs, de l'avoir porté à sa mère, qui aurait remis le coffret n'y laissant que 300 francs. Par des menaces, elle force l'enfant à avouer ce vol. Le jardinier, qui a écouté, promet à l'enfant qu'on lui achètera une bicyclette s'il fait rendre l'argent par sa mère. La plaignante, le lendemain, conduit l'enfant chez le commissaire, qui menace l'enfant de la prison, s'il n'avoue pas immédiatement. L'enfant, terrifié, avoue. Chez lui, il affirme n'avoir rien pris. A la suite de cela, il eut la fièvre, dit la mère, qui le conduisit alors à la consultation de M. le Professeur Abadie.

Cet enfant paraît assez bien constitué. Quelques questions sur l'histoire, les choses courantes, montrent que ses connaissances sont très rudimentaires. Il est d'ailleurs depuis trois ans dans la même classe. En outre, il paraît très timide. Au médecin qui l'interroge doucement, il affirme cependant son innocence.

En résumé, cet enfant est un débile simple, incapable de résister à une suggestion accompagnée de menaces. Il est presque certain qu'il est innocent du vol dont on l'accuse.

Observation XV. — Inédite, résumée.

(D'après un rapport médico-légal de M. le Professeur ABADIE.)

Déséquilibre mental. — Dépression mélancolique. — Développement précoce de l'évolution pubérale. — Défloration ancienne. — Auto-hétéro accusations d'attentats à la pudeur.

L..., 12 ans. Père artiste, de caractère difficile, change toujours d'établissement, de logement. Coureur de femme. Plusieurs fugues hors du domicile conjugal. La grand'mère, femme vicieuse, l'initia à quatorze ans aux relations sexuelles. Mère. — Etat mental normal, se plaint de troubles de la mémoire.

L..., née à terme, a toujours été d'un développement physique supérieur à ceux des enfants du même âge. Développement cérébral légèrement précoce, retenait très bien les propos tenus devant elle. Régée à 8 ans. A 11 ans, paraissait avoir 4 ans de plus. Elle jouait seule les pièces qu'elle avait entendues, surtout les scènes d'enfants martyrs.

Depuis quelques mois, elle est devenue triste, indifférente, volontaire, poursuivie par des idées noires.

Examen physique et mental. — On croirait avoir devant soi une jeune fille de 14 ans pour la taille, de 18 ans pour le visage et les manières. La voix a des intonations d'adulte, les idées sont celles d'une personne lasse et désabusée. Impression à la fois de mièvrerie, de préciosité et d'étrangeté. Développement pubéral très avancé. Aisselles et pubis garnis de leurs poils. Glandes mammaires nettement développées. Pas de troubles

de la sensibilité de la peau et des muqueuses, pas de rétrécissement du champ visuel.

Organes génitaux : aucune modification extérieure, pas d'écoulement. L'hymen est déchiré en plusieurs points ; ces déchirures sont anciennes et toutes cicatrisées. Toucher vaginal non douloureux. Cul-de-sac antérieur presque aussi grand que celui d'une femme adulte.

Aucun trouble profond des facultés mentales. Pas d'hallucinations, ni idées délirantes. Développement intellectuel à peine égal à celui d'un enfant normal de cet âge. Somme des connaissances acquises très petite : celle d'un enfant de 8 ans. C'est qu'elle a fréquenté peu et mal l'école. L'imagination ne paraît pas avoir un développement excessif. Sentiments d'affection peu développés. Ce qui domine, c'est le sentiment exalté de la personnalité. Vanité pathologique, cette petite fille se considère comme une femme. Tendance excessive à paraître, aussi l'affaire actuelle lui donne une immense satisfaction. L... est sûre d'elle-même ; aussi absence de crédulité et de suggestibilité. En revanche, caractère impulsif. Les instincts sexuels ne sont pas développés de façon anormale. Pas de masturbation. Refus d'invitation d'onanisme à deux de la part de fillettes. Pas d'érotisme psychique : sa documentation sexuelle est plutôt le fait de ses fréquentations douteuses. Sur ce fond mental déséquilibré, état manifeste de dépression mélancolique. Idées de suicide, jamais aucune tentative.

Une lettre anonyme dénonce à la justice des attentats à la pudeur commis sur la petite L... par plusieurs hommes, en particulier par son père. Cette enfant est appelée à déposer. Elle affirme, sans trouble ni hésitation, la réalité de ces attentats.

Devant le médecin expert, L... déclare que, à six ans, quand elle était seule, son père la posait sur le lit, déboutonnait son pantalon de fillette et introduisait « quelque chose » entre ses jambes écartées. Cet acte se reproduisait deux fois par semaine. Elle comprit, plus tard, les détails de l'acte commis sur elle par son père. A dix ans ans, elle lui déclara qu'elle « en avait assez », et plus jamais il n'abusa de sa fille. C'est à partir de ce moment qu'elle devint triste et se sentit malheureuse. « Je ne savais plus quoi faire de moi. »

L... allait souvent au théâtre ; les hommes l'embrassaient.

Un artiste à qui elle portait une lettre chez lui la reçut très aimablement. Après quelques caresses, il passa sa main sous les jupes de la fillette. Elle se demanda « si c'était la même chose que son père » ; elle se laissa faire « pour savoir ». Il la coucha, introduisit son membre viril entre ses cuisses. Elle partit au bout d'un quart d'heure et ne retourna plus chez lui.

Autre attentat. L... assistait au spectacle dans une loge de scène, dite « loge du pompier ». Le nombre des sièges étant limité, un artiste lui offrit ses genoux. Il se livra à toutes sortes de caresses, lui passant la main sous les jupes et lui palpant les organes génitaux. Elle déclara qu'elle n'éprouvait aucune satisfaction physique, mais qu'elle était « énervée par un parfum qui endort et agace » dont l'homme était parfumé. Très flattée des attentions de l'artiste, elle se donnait de l'importance. Les gestes devenaient plus osés, il avait sorti sa verge et l'avait appliquée contre les organes génitaux de l'enfant. Elle savait fort bien où il voulait en venir, et se prêtait de bonne grâce à tous ses gestes. Elle n'éprouvait aucune sensation agréable, mais était flattée de devenir l'amie de cet artiste réputé dans ce milieu. Cela ne l'empêcha pas de lui jouer un bon tour : pendant qu'il avait sa verge dissimulée sous ses jupes, elle se leva d'un bond, se moquant de sa mine inquiète et de sa tenue trop libre. Les relations devinrent régulières, mais moins répréhensibles. Elle a rencontré cet artiste récemment, elle avoue qu'elle l'aurait suivi, s'il le lui avait demandé.

Ces déclarations n'ont jamais varié : sobres de détails, avec de la réserve dans les expressions.

On lui demande si elle n'a pas confié à d'autres le détail de ces relations. Elle répond ainsi : Il y a trois ans, sa tante, de mœurs légères, lui racontait ses relations coupables. L... raconte qu'elle aussi a eu des relations avec des hommes. Elle inventa l'histoire suivante : chez un sieur B..., elle avait reçu de diverses personnes les caresses les plus intimes, elle avait même eu des rapports sexuels avec certaines d'entre-elles. Elle ajoute qu'elle a dissimulé sous ce récit imaginaire les relations que son père avait avec elle.

A sa mère, inquiète de sa mauvaise tenue, elle aurait insinué l'histoire de ces attentats. A des amis du Conservatoire, elle

raconte des relations anciennes avec des hommes. Avertie de la gravité de ses déclarations, elle ne s'est jamais troublée ni démentie.

En ce qui concerne ses déclarations dans l'affaire actuelle, L... doit être suspectée, parce que, malgré une précocité spéciale, elle doit être considérée comme une enfant, parce que, dans ses dires on retrouve certains traits qui appartiennent aux menteurs pathologiques ; elle est suspecte parce qu'elle a déjà inventé un roman précis d'attentats à la pudeur pratiqués sur elle, incriminant certaines personnes ; parce qu'elle cherche à se grandir dans l'esprit d'autrui en s'attribuant des aventures masculines et génitales.

Ces constatations sont assez nombreuses et troublantes pour imposer la plus grande circonspection dans l'appréciation des déclarations de L...

CONCLUSIONS

I. — En clinique, comme en médecine légale psychiatrique, l'auto-accusation pure est très rare chez l'enfant :

- 1° Parce que l'enfant accuse plus volontiers autrui que lui-même, et quand il lui arrive de s'accuser, il se donne souvent des complices ; l'enfant est, en effet, plus souvent hétéro-accusateur ou auto-hétéro-accusateur que simplement auto-accusateur ;
- 2° Parce que le délire mélancolique avec idées d'auto-accusation est très rare chez l'enfant ;
- 3° Parce qu'enfin l'enfant est assez rarement intoxiqué par l'alcool, qui est le facteur morbide de beaucoup le plus important de l'auto-accusation chez l'adulte.

II. — L'auto-accusation de l'enfant est due :

- 1° A une suggestibilité toujours très grande chez l'enfant normal comme chez l'enfant débile d'esprit. Suivant le sens des questions, on peut faire dire à l'enfant tout ce qu'on veut, surtout sous l'influence de la peur ;
- 2° A l'activité mythique de l'enfant normal qui, chez l'enfant déséquilibré, devient de la mythomanie ;
- 3° A une insuffisance du jugement relative à la gravité des faits et aux conséquences qui peuvent résulter de l'accusation.

III. — Chez l'enfant, comme chez l'adulte, l'auto-accusation n'est plus imputable à la seule hystérie, elle est sur-

tout le fait de la mythomanie et de la perversité constitutionnelle. Elle résulte de l'union du mensonge, de la vanité et de la malignité pathologique. Chez l'enfant, l'auto-hétéro-accusation appartient surtout aux petites filles, et l'accusation porte le plus souvent sur des attentats sexuels.

- IV. — Le témoignage de l'enfant est sinon irrécusable, du moins extrêmement suspect, lorsqu'il s'accuse seul ou qu'il accuse les autres avec lui-même.
- V. — Chez l'enfant auto-accusateur, on rencontre presque toujours les éléments de la suggestion volontaire ou involontaire de l'entourage.
- VI. — En principe, il faut donc refuser toute valeur au témoignage de l'enfant accusateur. Devant la justice, l'enfant accusateur doit toujours être l'objet d'une expertise médicale.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

J. ABADIE.

VU :

Le Doyen,

D^r C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 13 Novembre 1922.

Le Recteur de l'Académie,

R. THAMIN.

BIBLIOGRAPHIE

- BALLET (G.). — Traité de Pathologie mentale. (Paris, 1903.)
- BARBEAUX. — Étude médico-psychologique sur le suicide chez les enfants.
- COLLIN (A.). — Traité de Médecine légale infantile. (Paris, 1920.)
- DUPRÉ (E.). — Les auto-accusateurs au point de vue médico-légal. (Rapport au Congrès de Grenoble, 1902.)
- La Mythomanie. (*Bulletin médical*, 1905.)
- GARNIER. — La folie à Paris, 1890.
- KRAFT-EBING. — Médecine légale des aliénés.
- KIERMAN. — Confession des aliénés. (*Alienist and neurologist*, 1897.)
- LASÈGUE. — Des manifestations cérébrales de l'alcoolisme. (Études médicales, tome II, Paris, 1885.)
- LOGRE. — Article « État mental des hystériques » dans le Traité de Pathologie médicale et de Thérapeutique appliquée. (Paris, 1921.)
- MANET. — Auto-hétéro-accusation chez les hystériques. (Thèse Paris, 1902.)
- MEIGE (H.). — Hystérie. Pratique médico-chirurgicale. (Paris, 1911.)
- MOREAU. — Le suicide chez les enfants. (Thèse Paris, 1905.)
- MOTET et BOURDIN. — Les faux témoignages des enfants devant la justice. (*Annales d'hygiène et de médecine légale*, 1887.)
- Le mensonge chez les enfants. (*Annales médico-psychologiques*, 1883.)

LOUDARD. — Le délire d'auto-accusation. (Thèse Bordeaux, 1900.)

PICARD. — Les auto-accusateurs alcooliques. (Thèse Paris, 1904.)

RÉGIS — Précis de psychiatrie. (Collection Testut.)

REVON. — Mensonges de l'enfant normal et pathologique, conséquences judiciaires. (Thèse Paris, 1919.)

SÉGLAS. — Leçons cliniques, 1895.

— Le délire systématique primitif d'auto-accusation.
(*Archives de Neurologie*, Juin 1899.)

VALLON. — Aliénés auto-accusateurs. (*Annales d'hygiène et de médecine légale*, 1897.)

VINCHON. — Le délire chez les enfants. (Thèse Paris, 1910.)

WIER (Jean.) — Histoires, disputes, discours in Bibliothèque
Diabolique.

